

LA MARRAINE DU FESTIVAL NATHALIE BAYE

« Il faut avoir le talent de vivre »

Le premier jour de sa venue, Nathalie Baye regrettait d'être « une marraine sans dragées ». Sa présence est le plus beau des cadeaux et illumine ce 4^e festival du cinéma de la Réunion.

On croit les stars inaccessibles. On tremble de les rencontrer, leur demander un mot, un autographe. Nathalie Baye dont le talent et la filmographie sont longs comme le bras, casse les clichés sur les stars.

– Nathalie Baye, l'une des biographies qui vous est consacrée parle de vous en disant que vous êtes « une actrice élégante et juste qui évolue à travers le cinéma sans faux pas ». Est-ce votre sentiment ?

– C'est difficile à dire. Très difficile de commenter un tel compliment. Je ne peux pas du tout le faire. Ce sont des impressions qui me font très plaisir mais je ne suis pas quelqu'un qui va essayer d'observer ce que je suis. A la limite, je me retrouverais face à quelque chose qui me mettrait en colère, peut-être que je réagis différemment. Les gens pensent, quand on a une longue carrière derrière soi, que c'est une carrière qui a été réfléchie, organisée, pensée.

– Ce n'est pas le cas ?

– Pas du tout. La seule chose que je peux dire c'est que je ne me préparais pas du tout à faire du cinéma. Je me destinais au théâtre après une formation danse et le cinéma est venu vers moi dans la meilleure des conditions. Je suis tombée amoureuse du cinéma en jouant dans « La nuit américaine », de Truffaut. Quand on a la chance de commencer avec des metteurs en scène de grande qualité, ça met la barre très haut et ça donne le goût de la qualité. J'ai toujours fonctionné sur mes désirs, sans me laisser influencer par quelqu'un. J'ai même refusé de la part de personnes que j'aimais beaucoup, des choses que je ne ressentais pas, dans lesquelles je ne me voyais pas. Il n'y a jamais eu de calcul ou de plan de carrière de ma part.

« La critique la plus sévère, c'est moi-même »

– Les critiques et les louanges vous touchent-ils toujours ?

– La critique la plus sévère, c'est moi-même. Je suis rarement satisfaite de mon travail. Les louanges, il faut toujours y faire attention. En réalité, c'est le public qui est une très bonne réponse à tout ça. Le public français est très fidèle à ses acteurs. J'essaie de faire des films différents parce que tout m'intéresse du moment qu'il y a à quelque chose de cohérent, et le public me suit souvent. La critique la plus sévère pour un acteur, c'est de toute manière de ne plus avoir de proposition.

– Qu'est-ce qui vous attire particulièrement dans le choix de vos rôles ?

– Je n'accepte pas un film pour un rôle mais pour un projet. C'est un ensemble. Un beau rôle dans un mauvais scénario, je n'y vais pas. Je préfère un rôle moyen dans un film qui me semble être solide. Un film, c'est plusieurs mois d'investissement et ce qui me plaît, ce sont les rencontres et m'adapter à toutes les personnes que je rencontre.

– A quel moment avez-vous pris conscience que vous étiez

une actrice importante dans le cinéma ?

– Je ne saurais pas trop répondre à cette question mais, en revanche, je pourrais vous dire que j'ai senti qu'il y avait une relation très proche avec le public grâce au théâtre. J'ai fait un jour une tournée à travers la France - d'ailleurs, je n'ai jamais tourné à la Réunion et j'aimerais vraiment le faire - et en allant dans les petites villes de France, les gens venaient pour « me voir ». Je faisais partie de leur univers, de leur famille, et j'ai senti qu'il y avait une popularité qui m'a beaucoup émue. J'avais l'impression d'être chez moi partout. C'est quelque chose de très chaleureux.

« Les gens sont en général très respectueux et très gentils avec moi »

– Etes-vous perturbée par le côté intrusif des fans ?

– En général, l'attitude qu'on a détermine l'attitude des gens. Hier, j'étais au marché de Saint-Paul, des gens m'ont demandé s'ils pouvaient faire des photos avec moi avec beaucoup de gentillesse et de délicatesse. Ils étaient désolés de me déranger mais je l'ai fait parce que c'était très sympathique. Les gens sont en général très respectueux et très gentils avec moi.

– Cette accessibilité vis-à-vis du public a-t-elle été un moteur de votre carrière ?

– Ce n'est pas calculé. Il y a des moments où je suis moins disponible, où je suis en retard. Là, je dis aux gens que je n'ai pas le temps. Mais j'ai été élevée avec une phrase qui m'a marqué au fer rouge : « ne fais pas aux autres ce que tu n'aime pas qu'on te fasse ». C'est un geste courageux d'aller voir quelqu'un pour lequel on éprouve de l'admiration et je n'ai aucune raison de maltraiter ces gens-là. C'est très fatigant de maltraiter les autres.

– Un rôle de votre carrière a-t-il davantage compté que les autres ?

– (réflexion) Il y a plus des paliers, des films, que des rôles. Bien sûr que certains films ont été plus populaires, ont plus marqué le public. Mais moi, chaque rôle, chaque film, pour lesquels j'ai éprouvé du plaisir, resteront en moi. Chaque rôle est une mémoire supplémentaire. J'ai l'impression d'avoir eu plusieurs vies et que les femmes que j'ai interprétées m'ont toutes apporté quelque chose.

– Vous êtes plutôt du genre à « empiiler » vos rôles dans une armoire à mémoire ou à les jeter au fur et à mesure ?

– Ni l'un ni l'autre. Je ne les jette pas mais je ne les garde pas non plus comme des espèces de moments de ma vie. Je n'ai pas de photos de films chez moi, rien sur ma cheminée. Mais c'est quelque chose qui fait vraiment partie de ma mémoire. On a tous une mémoire sélective avec des choses qui nous restent.

– Une majorité du public relie Nathalie Baye à « La balance », que vous avez tourné



Pour Nathalie Baye, « si un acteur veut garder le désir de son métier, il doit faire des choses très différentes ». (Photo Emmanuel Grondin)

en 1982. Est-ce réducteur de votre carrière ?

– Non mais ça fait partie des films qui ont eu des succès populaires énormes, qui ont marqué des générations. Les films que l'on cite pour parler des acteurs ne sont pas forcément ceux qui nous ont le plus marqué.

« Je ne me sens pas du tout cataloguée dans un rôle »

– Est-ce gênant d'être cataloguée sur un rôle ?

– Je ne me sens pas du tout cataloguée. Après « La Balance », j'ai brouillé les pistes en faisant des films différents et on m'a toujours proposé des rôles

très différents. On me propose des personnages raisonnables, « barrés », alcoolisés, de mère tyrannique, de femme qui veut vivre un fantasme sexuel, des comédies, des films noirs, des rôles sympathiques ou antipathiques. Si un acteur veut garder le désir de son métier, il doit faire des choses très différentes.

– On dit que les actrices qui arrivent à la quarantaine ne voient plus arriver de jolis rôles. Avez-vous eu l'angoisse de cet âge-là ?

– J'ai eu deux périodes un peu floues, un peu difficiles, à la fin des années 80 mais j'ai la chance de faire aussi du théâtre et le théâtre est plus fidèle aux acteurs que le cinéma. Globalement, je fais quand même partie des grandes privilégiées de ce métier. Quant à la fameuse période de la quarantaine, c'est

le moment où j'ai eu des rôles vraiment intéressants.

– Si on fait un raccourci entre « La Balance », où vous jouiez une prostituée qu'on paye, et « Cliente », où vous payez des prostitués masculins, peut-on parler d'un résumé de la vie, des années qui passent ?

– Je n'aime pas trop dire les choses comme ça. Je n'aime pas trop les raccourcis. C'est un hasard. Josiane Balasko (ndlr, la réalisatrice de « Cliente ») aime bien traiter de sujets qui dérangent. « Cliente » est un film sur la solitude des femmes qui ont passé un certain âge après avoir été mariées puis divorcées. La solitude tout court même. J'ai accepté ce film parce que c'était un beau scénario et un beau rôle.

– Qu'attendez-vous de la suite de votre carrière ?

– J'attends des rôles, des projets, des rencontres qui m'intéressent. Quand je vois des actrices comme Danièle Darrieux ou Micheline Presle qui sont encore complètement dans le désir de travailler, avec une « patate » phénoménale, c'est réjouissant.

– Il faut être ultra passionné pour faire ce métier ?

– Oui. Il faut de la passion, de la rigueur, travailler beaucoup, ne pas penser qu'il faut faire du cinéma pour être connu. Le succès n'est pas la clé du bonheur. Une chanson de Jeanne Moreau disait que « la célébrité, ça ne tient pas chaud la nuit ». Il faut savoir gérer les moments de doute et d'exposition. Et il faut surtout avoir le talent de vivre, ce qui est la chose la plus difficile à avoir.

Propos recueillis par Hervé COLIN

PROJECTION SUR LA PLAGE DES BRISANTS

Bollywood on beach

La troisième et dernière soirée consacrée au cinéma indien s'est déroulée, hier, sur la plage des Brisants. Bollywood était à l'honneur.

La dernière des trois projections consacrées au cinéma indien avait lieu, hier soir, sur la plage des Brisants, à Saint-Gilles.

Après deux soirs consacrés au cinéma dit d'auteur, Bollywood était à l'honneur puisque le film projeté, « Om Shanti Om », est un classique du genre. On y retrouve tous les ingrédients du cinéma produit à Bombay : des décors somptueux, des chorégraphies irrésistibles, des musiques entraînantes et une histoire très « fleur bleue ».

La star Shahrukh Khan se retrouvait projetée sur un écran gonflable de 300 m², maintenu au sol par 12 000 litres d'eau. Les amateurs du genre, peu nombreux hier soir à cause des barrages filtrants qui ont découragé plus d'un cinéphile, appréciaient de voir leur idole en grand.

Patrice Leconte réincarné en vedette de Bollywood

Tranquillement installés sous les étoiles, allongés dans des transats de plage ou allongés simplement sur le sable, les fans de Khan appréciaient, imperturbables.

Comme Cyndi, venue spécialement de Saint-André avec sa copine Isabelle, qui avait, envoûtée, passer « une super soirée » en compagnie de son i-

dole. « C'est le plus beau ! » Et oui, ça fait parfois ça quand on oublie ses lunettes.

Lors de sa dernière visite sur notre île, en 2005, l'acteur indien, qui est le seul du sous-continent, avec Gandhi, à avoir une statue de cire au musée Grévin (!), avait été accueilli à son arrivée à l'aéroport de Gilet par une foule en liesse.

Hier soir, ce n'était pas la foule mais les incondtionnels de ce genre de cinéma, qui ne représente qu'un tiers de la production totale de films indiens, étaient présents.

Pour l'occasion, Laurence Roustandjee, qui présentait ces trois soirées en compagnie de l'acteur Milind Soman, avait sorti son plus beau sari. Effet garanti.

Dans une ambiance plus intime, à l'espace Leconte-de-Lisle de Saint-Paul, une seconde projection de films « Bollywood » était proposée aux cinéphiles dans le cadre des soirées sur le thème de la danse.

Un autre modèle du genre puisqu'il s'agissait du long-métrage « Devdas », un classique de chez classique. Et une fois encore, Shahrukh Khan en vedette. Dans l'Ouest, ce n'était pas facile de l'éviter hier soir.

Même Patrice Leconte avait été attiré par les ors et paillettes, à moins que ce ne soit par les actrices. Aux dires de Milind Soman, le réalisateur français aimerait être réincarné en vedette de Bollywood. A quand « Les bronzés à Bombay ».

F.B.

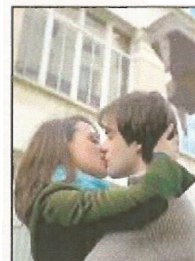


Laurence Roustandjee avait sorti son plus beau sari pour présenter cette dernière soirée consacrée au cinéma indien sur la plage des Brisants. Effet garanti.

Festiprog

Films en compétition

– Aujourd'hui à 19h 50 à Cambaie, projection de « Sur ta joue ennemie », un film de Jean-Xavier de Lestrade avec Robinson Stévenin. En présence du réalisateur.
– Aujourd'hui à 21h 45 à Cambaie, projection de « Bouquet final », un film de Michel Delgado, avec Bérénice Béjo et Didier Bourdon. En présence de la productrice du film.



Soirée de clôture

La soirée de clôture du Festival du film de la Réunion aura lieu à 20h 10 à Cambaie.

Trois prix seront décernés :

- Le mascarin du meilleur film
- Celui de la meilleure interprétation masculine – Le mascarin de la meilleure interprétation féminine.

Télé

Télé Réunion retransmet ce soir, dès 20h 10, la soirée de clôture.

EN LICE POUR LA PREMIERE ŒUVRE JEAN-XAVIER DE LESTRADE

« Le cinéma est un partage »

Jean-Xavier de Lestrade a présenté hier soir au jury son premier film « Sur ta joue ennemie » qui est projeté ce soir en séance publique à Cambaie. Une œuvre ambitieuse tirée d'un fait-divers réel.



– Jean-Xavier de Lestrade, journaliste, documentariste puis réalisateur, est-ce un parcours « normal » ?

– Je ne fais pas vraiment de hiérarchie entre documentaire ou fiction. On fait toujours un film dans lequel on raconte une histoire. Dans le documentaire, on se base sur la vie des gens, et on essaye de capter cette vie.

Dans la fiction, on se sert de son imaginaire pour construire une autre forme de réel. C'est un travail plus complexe mais c'est la même démarche. Pour ce film, j'ai été frappé, il y a quatre ans, par un fait-divers qui est arrivé en Normandie où un adolescent a commis un crime totalement inouï et révoltant. Faire un documentaire aurait été im-

possible. Ce qui m'a intéressé était de m'interroger pour savoir ce que cet adolescent allait faire une fois sorti de prison. La seule manière de le traiter était au travers d'une fiction.

– Vous laissez entendre que documentaire et fiction sont les mêmes choses mais le travail est quand même très différent...

– C'est vrai. Ce que j'aime dans les documentaires c'est filmer les choses au moment où elles se passent. Ça nécessite d'être profondément à l'écoute des autres. On est dans une position d'attente où il faut de l'humilité et de la patience. Une fiction, c'est presque à l'opposé de ça. Il y a toute une équipe à gérer. On doit communiquer sa propre vision du film pour que tout le monde travaille dans le même sens. Alors oui, même si la grammaire reste la même parce qu'il s'agit de raconter des histoires avec des images et des sons, documentaire et fiction sont des choses très différentes.

– Votre fiction part d'un fait réel, le cinéma est-il le prolongement de la vie ?

– C'est le paradoxe de mon film. Je pars d'un fait-divers mais comme j'ai imaginé que mon histoire se déroulait quinze ans plus tard, je me suis affranchi de la réalité. Ce qu'on voit dans le film est totalement imaginaire. Dans le cinéma, on fait

du vrai avec du faux. C'est une convention et ce qui est merveilleux, c'est que le public y croit. Quand le film est réussi, on entre dans une histoire et on vit les émotions de manière aussi forte que si c'était du réel.

– Un film est-il le reflet personnel de l'univers de son auteur ?

– Il n'y a pas de bon film sans une part importante de l'intimité d'un réalisateur. Même dans le documentaire. Je m'interroge toujours pour savoir quel est mon lien intime avec ce que je filme. C'est en creusant ce lien qu'on finit par capter l'essence de la vie. Quand les masques tombent, on réussit à saisir quelque chose. Si on ne fait pas un travail sur soi et le film, ça ne marche pas. En fiction, c'est encore plus flagrant. Mais, parfois, les raisons que l'on s'avance ne sont pas les bonnes. Et une fois le film terminé, on finit par découvrir pourquoi on l'a fait.

– Dans le cas de « Sur ta joue ennemie », quelle est la part de vous-même que vous avez dévoilée ?

– (Rires) C'est une forme de continuité de mon travail de documentariste. Je me suis beaucoup interrogé sur une question très ambitieuse : « qu'est-ce que c'est qu'être humain ? » Une interrogation profonde sur la complexité de la nature humaine. Et là, on part d'un gamin de 16 ans

qui commet un crime terrifiant. Avec cet acte, il s'est mis en dehors de la communauté des humains et, en sortant de prison, comment peut-il réintégrer cette communauté ? Comment peut-il retrouver son visage humain ? Pour la société il a purgé sa peine mais ça ne lui rend pas son visage humain. Ce qui peut lui rendre, c'est le sujet du film, c'est renouer des relations avec une jeune femme avec laquelle il partage quelque chose de très intense. Un geste ou un regard d'elle pourrait lui suffire.

– D'où vous vient cette interrogation ?

– J'ai fait un documentaire au Rwanda et filmé des gens qui avaient assassiné des dizaines ou des centaines de personnes et j'ai toujours été frappé par le visage humain des criminels. Qu'est-ce qui nous sépare d'eux ?

C'est très confortable d'imaginer que ce sont des monstres et qu'on n'est pas comme eux. Or, la frontière entre eux et nous est beaucoup plus ténue qu'on veut bien le dire. Peut-être que ceux qui vont au-delà d'une limite qu'on ne franchit pas sont plus humains que nous.

– Quand on est réalisateur de fiction, a-t-on toujours le sentiment que le film nous appartient une fois terminé ?

– C'est vrai qu'une fois le film terminé, il commence à avoir une vie propre. C'est quand les spectateurs commencent à le voir qu'il se passe quelque chose. Et, alors, il appartient aux gens qui le voient. Le cinéma devient riche quand il laisse une place pour que le spectateur puisse se projeter à l'intérieur. Le cinéma est un partage.

Entretien H.C.

GROS PLAN

« Bouquet final » pour le festival. Le second film projeté ce soir au public est une comédie française qui traite du commerce des pompes funébres. Réalisé par Michel Delgado, « Bouquet final » met en scène Bérénice Béjo, Didier Bourdon, Marc-André Grondin sans oublier Gérard Depardieu.

Un jeune homme souhaite réaliser son rêve : faire des musiques de films. Pour gagner un peu d'argent, il trouve du travail dans une entreprise de pompes funébres où il doit d'abord effectuer un stage afin de se confronter au terrain. Il découvre alors les joies du métier.